

on avait entendu distinctement un bruit sec, comme celui d'un vase qui se brise, puis un liquide abondant avait paru se répandre sur le sol.

—C'est moi, monsieur, répondit piteusement Fernandez au vicomte, et je crains bien d'avoir fait quelque gaucherie. Vous avez défendu qu'on eût de la lumière, et comme je marchais dans l'obscurité, le bout de mon fusil a rencontré... je ne sais quoi.

—Nous allons voir cela," répliqua Martigny en allumant une bougie.

Il s'avança suivi de Brissot, vers l'endroit où se trouvait l'Espagnol. Dans cette partie du store étaient posées sur des planches, le long de la muraille, de grandes jarres de terre contenant de l'huile et des essences employées dans diverses industries. Fernandez avait été si peu chanceux, que son fusil avait heurté deux de ces jarres et les avait brisées ; le liquide inondait les marchandises empilées au-dessous et coulait par terre avec abondance.

—Maladroit ! dit Brissot en colère ; vous payerez le dégât... que cherchiez-vous de ce côté ?

—Mon Dieu ! patron, répliqua Fernandez tout confus, j'allais un peu au hasard, lorsque le pied m'a glissé, j'ai élevé mon fusil par prudence ; le canon a rencontré ces maudites jarres...

—Allons ! nous réparerons cet accident demain, s'il y a lieu, interrompit Martigny avec un accent singulier ; de grâce, monsieur Brissot, assurez-vous encore de ce qui se passe dans la ville."

Le négociant se hâta de retourner à l'échelle. Quand au vicomte, après avoir éteint la lumière, il saisit la main de Fernandez et la serra dans la sienne comme dans un étau :

—Ainsi donc, *amigo*, dit-il en se penchant à son oreille, c'est de ce côté que commencera l'œuvre des incendiaires ? Véritablement, les marchandises brûleront mieux, maintenant qu'elles sont imprégnées d'huile et d'essence !

L'Espagnol essaya vainement de se dégager et balbutia d'une voix étouffée :

—Je ne vous comprends pas... Mais lâchez-moi... vous me brisez le poignet.

—Je vous briserai bien autre chose, si j'acquiers de nouvelles preuves de votre trahison... Marchez droit ou je vous tuerai comme un chien, je vous en avertis."

Il consentit enfin à laisser aller le commis, dont l'obscurité cachait la pâleur et l'effroi, et il revint à Brissot qui redescendait précipitamment les degrés de l'échelle.

—Un nouvel incendie vient de se déclarer, dit le négociant, et j'ai cru voir des gens se glisser dans l'ombre autour du store.

—Diable !" murmura Martigny.

Et il se mit en observation à son tour.

Brissot avait dit vrai : un troisième incendie, plus intense et plus rapproché que les autres, venait de s'allumer. A cette lueur pourpre, Martigny aperçut un certain nombre d'hommes qui entouraient le store en silence et semblaient se tenir en embuscade. Bientôt plusieurs de ces individus, portant des objets volumineux quoique légers, se détachèrent des groupes et gagnèrent la ruelle étroite où avait eu lieu précédemment une tentative criminelle. Le vicomte ne pouvait deviner quelle était leur intention ; de son poste élevé, il dominait le toit du store et les toits des magasins environnants, mais son œil ne pouvait plonger au fond du passage. Comme il cherchait à éclairer ses soupçons, Brissot le rappela d'une manière pressante.

(On entendait derrière la paroi qui longeait la ruelle, une espèce de frottement continu, comme si l'on eût accumulé extérieurement des branches ou des corps légers de cette nature contre la cloison. Le vicomte eut alors l'explication de la circonstance qui lui avait d'abord paru mystérieuse, et il allait communiquer ses craintes à Brissot, quand un coup de sifflet retentit au dehors, puis les travailleurs inconnus demeurèrent immobiles comme pour attendre une réponse à leur signal.

Martigny saisit don Fernandez au collet lui appuya son revolver sur la poitrine et lui dit à l'oreille :

—Si vous bougez, vous êtes mort !

—Je... je n'en ai pas la moindre envie," répliqua Fernandez qui tremblait de tous ses membres.

Un second coup de sifflet se fit entendre ; mais comme la première fois, tout demeura silencieux dans le store.

—Ils se sont sauvés ou ils sont endormis, dit alors une voix dans la ruelle, en langue espagnole ; allons ! il faut en finir.

—Pas encore, répliqua une autre voix rude dans la même langue ; ils sont là-dedans, j'en suis certain, et tu sais que nous avons à leur dire deux mots avant d'en finir. D'ailleurs ne faut-il pas que "l'autre" nous fasse entrer ?

—*Demonio !* reprit le premier interlocuteur avec impatience, nous n'avons pas de temps à perdre. Les policiers et les Maories ne sont pas tous occupés dans les autres parties de la ville... N'attendons rien de personne, c'est le plus sûr."

Et à travers les fentes de la cloison, une flamme brilla tout à coup.

Aucun doute n'était possible ; on était cerné par des ennemis nombreux et ces ennemis se disposaient au pillage, à l'incendie, au meurtre peut-être. Aussi Martigny n'hésita-t-il plus ; repoussant Fernandez de toute sa force il reprit son fusil, visa la partie de la cloison qui devait correspondre aux agresseurs et fit feu de ses deux coups.

Malheureusement, il n'avait pu prendre les mêmes précautions que dans une circonstance précédente ; aussi les balles coniques, au lieu de traverser les planches de la clôture, vinrent-elles s'amortir contre un tonneau de marchandises. De grands éclats de rire accueillirent du dehors cette tentative impuissante.

—Je vous disais bien qu'ils étaient dans le nid ! s'écria la voix que l'on avait entendue déjà ; à l'ouvrage donc ! Et que chacun garde bien son poste... Cette fois, nous aurons notre revanche !

On courait dans tous les sens autour du bâtiment, tandis que la flamme augmentait rapidement d'éclat dans la ruelle et qu'un pétilllement significatif commençait à s'élever du même point.

Bientôt, des coups précipités ébranlèrent la porte ; on eût de plusieurs haches qui, manœuvrés par des bras vigoureux, ne pouvaient manquer de faire bientôt voler en éclats cette fragile barrière.

—Par ici, mes amis, par ici tous ! s'écria Martigny en s'adressant à ses compagnons ; tirez sur la porte ! allons ! voilà le moment... Nous aurons du moins la satisfaction d'abattre quelques-uns de ces scélérats."

Une décharge irrégulière eut lieu, mais sans produire aucun résultat apparent, car les haches continuèrent de frapper les planches qui déjà se fendaient du haut en bas. En revanche, un des tireurs du magasin devait être bien maladroit ou bien troublé par la peur, car sa balle effleura la joue de Martigny. Le vicomte, tout échauffé par le combat, ne s'en aperçut pas :

—Courage ! reprit-il avec enthousiasme, hâtez-vous de recharger les fusils... Et nous, mon cher Brissot, faisons feu de nos revolvers."

Le négociant et lui commencèrent en effet un feu roulant avec leurs revolvers ; mais quand les projectiles lancés par des armes de gros calibre n'avaient pas suffi pour repousser les assaillants, comment supposer qu'ils reculeraient devant ces inoffensives petites balles ? Aussi, les haches n'interrompirent-elles pas leur œuvre destructive et les ais de la porte, volant en éclats, laissaient déjà entrevoir la silhouette sombre des ennemis. Par malheur, les pistolets se trouvèrent bientôt vides.

—A votre tour, jeunes gens ! s'écria Martigny ; maintenant il est facile d'ajuster ces coquins !"

A sa grande surprise, personne ne répondit. Il se retourna précipitamment : les employés n'étaient plus là.

—Fernandez ! Pedro ! Landolf ! cria-t-il avec impatience, où êtes-vous ?

—Les lâches nous auraient-ils abandonnés ? dit Brissot.

—De par tous les diables ! vous avez raison. J'avais oublié la porte secrète, et Fernandez la leur aura montrée sans doute pendant que nous étions occupés à

nous défendre... Il faut les retenir, Brissot... venez par ici... Ils n'ont pu sortir encore."

En effet, malgré le fracas qui se faisait contre la devanture du store, on entendait dans la direction de la porte secrète un bruit vague assez semblable à celui qu'auraient pu produire plusieurs personnes en mouvement. Mais Martigny et Brissot ne pouvaient aller bien vite dans les ténèbres ; quoiqu'ils se tinsent par la main, ils se heurtaient fréquemment aux meubles et aux ballots. Enfin un rayon lumineux vint éclairer leur marche : c'était la flamme de l'incendie qui avait percé déjà la mince cloison. A cette lueur ils entrevirent plusieurs hommes qui s'agitaient autour de la porte secrète alors béante. Martigny s'élança vers eux :

—Fernandez ! *hidalgo* maudit ! s'écria-t-il, vous allez me payer cher cette trahison ! Faites rentrer les employés, ou je vous jure..."

Il n'acheva pas : plusieurs des hommes qu'il prenait pour les commis s'étaient tout à coup jetés sur lui, tandis que d'autres s'emparaient de Brissot. En un instant ils furent renversés tous les deux et rendus incapables de faire le moindre mouvement. Ils voulurent crier, des mains brutales se posèrent sur leur bouche. Cela s'était accompli si rapidement qu'ils n'avaient pas eu le temps de songer à la résistance.

Quand ils furent ainsi réduits à l'immobilité, un de ceux qui tenaient le vicomte demanda en espagnol :

—Celui-ci est-il bien l'homme au diamant ?

—Oui, répondit une voix qui semblait être celle de don Fernandez.

—Et celui-là, demanda un de ceux qui tenaient Brissot, n'est-il pas le maître du store, ce marchand au cœur dur qui nous a tant pressurés et qui a fait tuer récemment notre pauvre Alvarès ?

—C'est lui, *senor* Guzman, répliqua la même voix ; vous ne pouvez le haïr autant que je le hais... lui et l'autre Français qui a le beau diamant.

—Eh bien donc ! reprit le personnage qu'on avait appelé Guzman et qui semblait être le chef de la bande, faisons ce qui a été convenu.

Martigny sentit qu'on le fouillait ; en un clin d'œil ses armes, ses papiers, son argent devinrent la proie des pillards. Il se débattait et poussait des cris inarticulés pour appeler Brissot à son aide ; mais Brissot lui-même devait être en grand péril, car, étant parvenu à dégager sa bouche un moment, il balbutia d'une voix lamentable :

—Au secours !... au secours !..."

Le vicomte ne pouvait se retourner pour voir de quoi il s'agissait, mais il entendait des trépiglements convulsifs et la voix du patron s'éteignit tout à coup comme si on lui eût vigoureusement serré la gorge. Martigny était lui-même contenu par des gens robustes ; et il lui sembla qu'on cherchait sur lui un objet qu'on se dépitait de ne pas trouver.

Pendant ce temps, l'incendie faisait des progrès d'autant plus rapides qu'il avait envahi les marchandises arrosées d'huile par la prétendue maladresse de Fernandez. La fumée devenait si âcre, si épaisse, roulait en flots si ardents que l'on pouvait à peine respirer. Aussi les mineurs qui attaquaient la porte principale avaient ils été repoussés par ces vapeurs suffoquantes.

—Dépêchons ! dit une voix ; le feu nous gagne et le baril de poudre, qui autrefois n'a pas voulu sauter, se trouve encore ici.

—Voilà qui est fini pour le patron, dit un autre derrière Martigny ; c'est la loi du lynch que nous lui avons appliquée... Puisqu'il aimait tant ses marchandises, ils périront ensemble... Caramba ! n'avez-vous pas terminé votre besogne, là-bas.

—Nous ne trouvons rien, répondit avec colère un de ceux qui tenaient le vicomte ; on nous a trompés !

—Impossible ! répliqua Fernandez ; il a sur lui ce fameux diamant de douze mille dollars ; il l'a, j'en suis sûr !"

La main qui s'était posé sur la bouche du vicomte se retira ; mais aussitôt un long couteau s'appuya sur son cœur, et on lui dit en mauvais anglais :

—Où est ton diamant ?"

ELIE BERTHET

(A suivre)